

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre XIV

Ces manoeuvres si simples, que je n'ose qualifier d'habiles, donnèrent lieu à un fait agréablement inattendu. Maria m'écrivit un petit billet, le premier, me demandant d'aller la voir. Cela faisait des semaines entières que je ne lui avais pas rendu visite et je reçus son invitation avec une vraie joie, comme un signal évident de mon triomphe proche et définitif. Je courus à la maison de Blanco sans perdre une minute, et entrai dans le salon avec un air de conquistador, bien que je fusse légèrement ému. Je saluai Maria avec effusion, mais restai surpris en voyant qu'elle me recevait avec une certaine gravité.

- *Maurice* – me dit-elle –, *en entrant enfin en matière, j'ai cru de mon devoir d'oser vous donner un avis. Vous comprendrez qu'étant donné nos relations ... amicales, je me préoccupe de ce que vous faites et que j'aie, comme l'on dit, les yeux fixés sur vous ... Et, pardonnez-moi, votre attitude m'afflige.*

- *Mais je n'ai pas fait le moindre mal à qui que ce soit ! – m'écriai-je, stupéfait-. J'ai même sauvé les révolutionnaires en me refusant à les faire emprisonner, comme le voulait le Gouverneur.*
- *Ne me croyez pas « politicienne ». Je ne le suis pas. Si je me renseigne sur la politique, c'est parce que vous êtes un homme politique ; je m'occuperais aussi bien de vous, sur n'importe quel autre terrain. La femme qui veut connaître son destin sait s'adapter au milieu de son ... des amis qui doivent influencer sur sa vie.*

Une lumière m'illumina comme un éclair, et, après m'être tu un moment, je demandai avec une tranquillité affectée :

- *Il y a longtemps que vous avez vu Pedro Vazquez ?*
- *Pourquoi me le demandez-vous ?*
- *Simple curiosité.*
- *Il est venu hier.*
- *Et vous avez parlé de moi ?*
- *Non.*
- *Si, Maria.*
- *Non ! ... Tout au moins votre nom n'a pas été prononcé. Nous avons parlé ... nous avons parlé du succès.*

- *Et Pedro considérait que le succès est capricieux, toujours ou presque toujours injuste, qu'il s'offre au plus stupide, au plus bête, et qu'il se refuse au mérite, à l'effort, au sacrifice ...*
- *Comme je vois bien là ce Pedro et comme il sait faire la mouche morte pour mieux intriguer et mieux frapper !*
- *Non, Vazquez considérait comme moi que le succès est le salaire de ceux qui se plient à toutes les influences et se laissent porter par tous les courants, qu'ils aient du mérite ou non ...*
- *Savez-vous, Maria, que vous pensez beaucoup ? Savez-vous que vous pensez trop pour pouvoir sentir ?*
- *Et cela signifie ?*
- *Que lorsqu'on analyse tant, c'est un signe que l'on aime peu.*
- *Les choses et les hommes doivent-ils être acceptés sans examen ?*
- *Bah ! Vous admirez bien Pedro ...*
- *En analysant, comme vous le dites.*

Je rageais de jalousie et de dépit. Cette jeune fille qui s'arrogeait la faculté de me juger, de me critiquer et de me conseiller ! Car si elle ne m'avait .encore

rien dit, je lisais dans ses yeux l'admonestation préparée ... De quel droit ? Une femme qui ne devrait s'occuper que de ses chiffons et de ses rubans ! N'est-elle pas odieuse cette classe de bas-bleus qui croient tout savoir parce qu'elles ont lu quatre livres et s'imaginent avoir médité cinq minutes? Ah ! tout aurait été fini là si je n'avais été mordu par la jalousie et l'amour-propre. Et Vazquez qui n'était pas là pour que je l'étrangle ! ... Et les mains tremblantes de colère et la voix entrecoupée, je dis :

- *Vous m'avez fait beaucoup de reproches sans les formuler, Maria! Vous condamnez ma conduite, quoiqu'elle s'ajuste strictement à ce qu'exige d'elle la vie réelle. Bah! vous êtes une rêveuse, une créature angélique, j'en conviens, mais éloignée du monde, incapable de se conduire dans le monde ... C'est peut-être pour cela que je vous aime tant ... mais que je vous aime, cela ne signifie pas que... Non, vous, n'avez pas le droit de me critiquer. Quand vous vous rendrez compte des choses, vous me comprendrez. Lorsqu'on se propose*

d'atteindre un but déterminé, on doit forcément prendre le chemin qui y conduit, que ce soit une route, un sentier ou un défilé entre des précipices ... Je vais où je dois aller par l'unique chemin qui existe pour moi, sans regarder en arrière, ni sur les côtés, sans m'arrêter à des obstacles humains ou matériels, mais sans manquer pour cela aux principes d'un homme d'honneur, à mon ...

Un petit sourire, moitié douloureux, moitié sarcastique, m'interrompt.

- *Vous croyez, alors – dit-elle d'une voix claire –, que vos articles dans le journal, par exemple, ne passent pas les limites de la gentillesse et de la correction, pour ne pas dire plus ?*
- *Mes articles ? Je n'écris pas.*
- *Allons ! N'aggravez pas la faute, si c'est une faute, comme je le crois, en niant. Vous savez que ces jeux, que beaucoup considèrent probablement comme tels, ouvrent la porte à la calomnie et au scandale. Celui qui est aujourd'hui l'objet de moqueries ou de diffamations, pour se venger, n'hésitera demain devant aucune considération, et fera, à son tour,*

tomber dans la boue l'ennemi et tout ce qui l'entoure, ses affections, son foyer ... Les conséquences de ces excès peuvent être terribles, et personne ne sait d'avance jusqu'où elles peuvent aller.

Je la regardai insolemment sans obtenir qu'elle baissât les yeux.

- *C'est pour cela que vous m'avez appelé ?* – balbutiai-je, brûlant de rage —. Ce n'est que pour cela que vous m'avez fait venir ? Je ne pouvais même pas espérer ?... Eh bien ! moi aussi j'ai quelque chose à vous dire : vous, ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé, Maria !

Elle inclina la tête avec un vague sourire douloureux, plissant sa blouse entre ses doigts :

- *Peut-être. Peut-être bien.*

Il y avait dans son accent, à nouveau, un peu de douceur et un peu d'ironie. Pour un froid spectateur, il aurait été évident que, dans son âme, l'image qu'elle s'était faite de moi luttait avec la réalité qui lui en présentait peu à peu une autre. Du romantisme, enfin. Quand elle leva les yeux, son regard était complètement rassénééré. Elle ne dit pas un mot. Et, pendant un

temps incalculable, peut-être trente secondes, peut-être une demi-heure, je me tus et méditai. Qu'allait-il advenir de moi si je devenais le compagnon de cette Aspasia créole, de cette Lucrece à principes. M'unir à elle, ce serait me condamner à une vie d'amers chagrins, à une tyrannie constante, à une censure continuelle et inflexible de tous mes actes. J'eus peur. J'eu peur et, en même temps, j'eus le désir indomptable de la subjuguier, de la dominer, de la soumettre à une adoration totale de ma personne. Et, obéissant à cette impulsion, j'essayai de redevenir calme. Je changeai de ton et lui dis sur celui de la cajolerie que tout ce que je faisais, bien ou mal, sans savoir que cela pouvait être mal, c'était pour elle, pour la conquérir, pour lui préparer aussi la plus élevée des positions, la richesse, le pouvoir, le bonheur, qu'elle méritait mieux que personne. Moi, je n'ambitionnais rien pour moi ; mais pour elle, rien ne me semblait suffisant.

- Vous êtes une de ces femmes exceptionnelles qui font les grands hommes. Avec vous à mon côté, je suis sûr d'arriver à tout ce que je

me proposerai et plus loin encore... Je suis riche, je serai très riche. J'ai quelque pouvoir, j'en aurai chaque jour davantage. Il n'y aura bientôt dans le pays personne qui pourra rivaliser avec moi...

- Si, Maurice.

- Qui ?

- Celui qui pense mieux.

L'ombre de Vazquez se condensa devant mes yeux. Le rival défait récupérait peu à peu ses anciennes positions. Et cette hallucination me déconcerta parce que je n'arrivai pas à m'expliquer le changement de Maria, malgré les symptômes antérieurs. J'essayai, cependant, de sonder plus avant l'âme de la jeune fille et lui demandai :

- Vous ne m'avez appelé que pour cela ?

- Non. Je voulais, surtout, vous dire une chose. Il n'y a personne qui ne critique votre présence à la tête de la police alors que se prépare votre propre élection. Pourquoi n'abandonnez-vous pas ce poste et ne satisfaites-vous pas ainsi amis et ennemis ?

- *Il faut être très ingénue, Maria, pour me demander une pareille chose !*

- *Et, cependant, je croyais ...* – murmura-t-elle, avec des larmes dans les yeux et un ton plaintif qui m'émua.

A ce moment-là, don Evaristo entra dans la salle et voyant notre attendrissement, crut le grand pas fait et les dernières difficultés franchies.

- *Vous avancez, jeune homme ?* – me demanda-t-il en souriant joyeusement dans l'espoir d'une heureuse nouvelle.

- *Ah! don Evaristo ! Je crains bien que l'opposition ne devienne maîtresse du pouvoir* – répondis-je.

Don Evaristo comprit la phrase dans son sentiment le plus direct et me soumit à tout un interrogatoire sur la situation politique de la province. Maria écoutait mes paroles, peut-être sans les entendre, avec les yeux grands ouverts, ouverts comme lorsqu'on regarde en soi.

Quelques jours après, je revins. L'insensé désir de la reconquérir me dominait, pareil à la soif de la vengeance d'un outrage terrible, j'étais sous l'impulsion de mon amour-propre. Elle maintint la conversation sur le terrain des généralités, très correcte, froide, à peine aimable, de temps en

temps. Je devenais alternativement rouge et pâle. Parfois, je sentais l'envie de me lancer sur elle, de la secouer, de la dominer par la force brutale, mais la présence de don Evaristo qui nous tenait compagnie, probablement sur ses indications, empêchait toute initiative, rendait impossible toute nouvelle explication.

Les élections allaient avoir lieu le dimanche, trois jours plus tard. Blanco me parla de ma députation, sûre déjà, de mon grand rôle futur à Buenos Aires. Je lui répondis, avec une modestie feinte :

- *On peut être le premier à Los Sunchos, un des premiers ici, et le dernier ou presque dans la grande capitale. Combien brillèrent dans leur pays, qui font naufrage et se perdent à Buenos Aires ! Et il se peut que moi-même je n'arrive à être qu'un de ceux-là, perdu dans la multitude ...*

- C'est possible – murmura distraitemment Maria.

Une vague de sang me monta à la tête et je commençai :

- Et vous croyez que moi ? ...

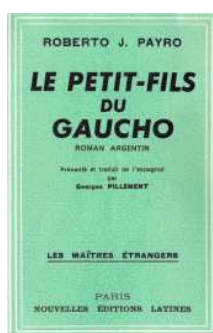
Mais je me contins et sortis,

tremblant de rage, presque sans prendre congé.

Les élections furent pour moi un triomphe. Le lendemain du scrutin, je laissai mon poste aux mains de mon successeur et commençai à préparer mon voyage à Buenos Aires, théâtre de mes futures aventures, tout en pensant à la maudite hypothèse si facilement acceptée par Maria ... Allais-je, coq de mon village, surhomme de province ensuite, démériter dans la capitale, occuper un rang inférieur, ne pas m'ouvrir passage jusqu'au premier plan ? Et je me rappelais invinciblement le rôle terne tenu par tant de provinciaux brillants dans le « *pago* » et rentrant dans l'obscurité, la médiocrité dès qu'ils sortaient de leur centre, injustement confondus dans le courant de sélection du pays qu'aspire et absorbe la capitale.

Oh, Maria, Maria ! Comme je désirais, triompher, conquérir Buenos Aires, pour la soumettre elle aussi, par ricochet, pour flatter mon amour-propre!

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>